

HERCULE VALJEAN  
Énigme barbare



BeQ

# **Hercule Valjean**

Une autre aventure extraordinaire  
du Domino Noir # HS-078

## **Énigme barbare**

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Littérature québécoise*  
Volume 781 : version 1.0

# Énigme barbare

Collection *Domino Noir*

gracieuseté de Jean Layette

[http ://www.editions-police-journal.com/](http://www.editions-police-journal.com/)

## I

Benoit Auger avait reçu un appel téléphonique, et ce coup de téléphone était resté imprimé dans sa tête.

– Monsieur Benoit Auger ? avait-on demandé.

– C’est moi. Qu’y a-t-il pour vous, madame ?

– J’ai peur.

– Mais de quoi ?

– Je ne sais pas. Vous allez me trouver bête, mais je ne suis pas une névrosée, je vous le jure. J’ai peur que quelque chose ne m’arrive. Pas autant à moi qu’à mon mari.

– Comment vous nommez-vous ?

La femme ne répondit pas à cette question.

Qu’était-ce cette femme ? Serait-ce une détraquée en mal de le connaître qui venait de tomber sur ce prétexte afin de l’attirer chez elle.

Benoit Auger ne parvenait pas à raccrocher. Il sentait instinctivement des accents de vérité dans la voix de cette femme.

La voix continua :

– Je vous enverrai les documents qui ne manqueront pas de vous intéresser au plus haut point. C’est tout ce que je puis faire.

Il se replongea dans son travail et quelle ne fut pas sa surprise quand le standardiste vint, durant l’après-midi, lui dire que quelqu’un avait laissé un paquet à son intention.

– La personne qui m’envoie ce paquet, y est-elle encore ? Est-un homme ou une femme ?

– C’est une femme, et elle est partie.

– C’est bien, je prendrai le paquet en passant.

Il prit son chapeau, et en passant au téléphone il prit le paquet.

Arrivé chez lui, il s’en fut s’installer dans la bibliothèque et fit sauter la ficelle.

Une autre enveloppe, de papier, plus fin cette fois, dérobaient encore à ses regards le contenu du

paquet mystérieux.

Cependant, sous cette deuxième enveloppe, il aperçut un vieux manuscrit tout parcheminé.

Couvert de hiéroglyphes si compliqués, qu'il lui fallut un temps avant d'en découvrir l'origine : l'Arabie.

Puis, un bouquin. Un bouquin anglais aux pages toutes racornies, parce qu'il devait avoir été lu bien des fois.

Un titre presque illisible : THE BARBER OF CHATAM STREET.

Il ne put rien découvrir d'autre dans le paquet ; pas même une note.

Bizarre...

Cependant, comme il relisait bien le manuscrit, il vit des chiffres dans un coin : 1022.

Était-ce là une date comme tout portait à le croire ?

Benoît Auger aurait donné cher à ce moment pour avoir le don des langues. Il serait obligé de le faire traduire.

En attendant, il prit le bouquin et le lut d'un bout à l'autre.

À son esprit vif, cette lecture donna un coup de fouet.

Benoit Auger se leva et signala un numéro de téléphone.

Il voulait que sans plus tarder, le Domino noir soit mis au courant. Celui-ci accepta de venir rencontrer son ami Auger. Et c'est ainsi qu'ils étaient tous deux songeurs.

## II

« Le Barber of Chatham Street. » Le Coiffeur de la rue Chatham. Ce titre rappela soudain au Domino noir qu'il en savait le récit dans les grandes lignes.

– Je me rappelle un peu...

– Alors, dit le journaliste, j'aimerais bien à mon tour savoir un peu de quoi il retourne chez ce coiffeur du siècle dernier.

– Voici, fit le Domino noir qui réunit ses esprits.

– Le coiffeur habitait Londres, dans la deuxième décade de l'autre siècle. Ce coiffeur avait pour voisine une charcutière. Ces deux-là étaient de bien grands amis. Ils s'injuriaient à l'occasion mais ils faisaient aussi un petit commerce, extra-légal qui leur rapportait assez, à ce qu'il paraît.



Le coiffeur avait dans son salon trois chaises. Une de celles-ci était pourvue d'un mécanisme assez compliqué qui pouvait renverser le client sans crier gare et le précipiter dans une trappe qui s'ouvrait sous le plancher. Lorsque le client entrait par la trappe, il n'en ressortait jamais vivant. Il donnait d'abord de la tête sur le plancher dur de la cave, ce qui l'assommait proprement, après quoi, on l'achevait sans douleur et on le faisait cuire. C'est là que la charcutière entrait en jeu.

Cette honorable commerçant était renommée pour ses pâtés au veau. Des pâtés magnifiques qui s'enlevaient littéralement, comme des petits pains. Mais la chose horrible, c'est que ces pâtés étaient faits de chair humaine.

Il arriva donc un jour un marin qui demanda au coiffeur de se faire couper la barbe et les cheveux.

On échangea des souvenirs de voyage, en plaisantant gaillardement et les cheveux terminés, le coiffeur s'attaqua à la barbe en faisant de grosses plaisanteries. Le marin rétorqua de la

même manière, mais à un moment donné, il se sentit bousculé et il tomba dans la trappe, la tête sur le plancher dur de la cave. Contrairement à tous les autres qui étaient tombés ainsi, il ne s'assomma pas.

Le coiffeur était redescendu et le marin fit le mort.

Mais, à ce moment, survint la charcutière et tous deux discutèrent âprement afin de décider si oui ou non il y aurait partage de ce gros profit. La querelle fut violente et on oublia le marin. Tout en discutant, les deux criminels s'éloignèrent et omirent de fermer à clef la porte de la chambre des supplices.

Le marin sortit aussitôt qu'il n'entendit plus de bruit et s'élança pour avertir la police.

Une demi-heure après, tout le monde pénétra dans la boutique et le coiffeur manqua de se trouver mal en reconnaissant sa victime. Il l'avait complètement oubliée tout comme la charcutière. Ce qui fait qu'ils furent pris tous les deux et condamnés presque sur le champ à être pendus par le cou jusqu'à ce que mort s'ensuive.

Benoît Auger s'était concentré pendant que le Domino noir lui faisait ce récit.

– Je ne vois pas, dit-il enfin. Je ne vois pas du tout le rapport. Mais il est vrai que je travaille sur aucune hypothèse vraie, tangible.

Le Domino noir avança la main :

– Il y a le parchemin.

– C'est, vrai, j'oubliais, dit le journaliste. Mais il est en caractères arabiques, à ce qui me semble, et je ne sache pas qu'il y en ait beaucoup à Métropole qui puissent lire couramment l'arabe.

Le Domino noir répondit :

– Regardons toujours. Il peut y avoir des signes qui suscitent l'intérêt. Ce parchemin en lui-même, s'il est authentique, a beaucoup de valeur.

Benoît Auger dit soudain :

– Il doit en avoir certainement, puisqu'il date de l'an 1022.

– L'an 1022 ? dit le Domino noir.

– Oui, ici on peut lire ce chiffre.

– En effet... en effet. C'est déjà quelque chose. Mais ce n'est peut-être rien du tout aussi. Et puis, 1022, est-ce de notre ère ou bien de l'ère arabe ? C'est un point très important à considérer. De toutes façons...

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Je remarque que c'est un faux.

– C'est tout à fait plausible. Mais à quoi le voit-on ?

– À ceci, dit Benoît Auger en déchirant un coin du supposé parchemin. Si ça c'est un parchemin, moi je ne m'appelle pas Auger.

– Bien imité en tout cas, dit le Domino noir. Une imitation fameuse. Mais je suis de ton avis Benoît. C'est un faux. L'affaire devient intéressante au possible.

Ils étaient penchés sur la table de travail du journaliste tous les deux et ils ne dirent plus un mot pendant au moins dix bonnes minutes.

Le Domino noir sursauta soudain, il n'en revenait pas.

– Je viens de faire une de ces petites

découvertes qui font plaisir à un homme tu sais.  
C'est toi qui m'a mis sur la piste.

– Quoi donc ?

Benoît Auger se demandait où le Domino noir voulait en venir avec cette découverte qui le rendait aussi radieux.

– Non seulement c'est un faux parchemin et du même coup, un faux manuscrit, mais l'écriture aussi est fausse...

– Je ne vois pas.

– Mon cher Benoît, as-tu un miroir ?

– J'en ai un dans ma chambre. Je vais aller le chercher.

– C'est ça. Dépêche-toi.

Le journaliste ne fit qu'un bond, et bientôt il revenait dans la salle de travail et reprenait sa position.

Le Domino noir se saisit du miroir et l'appliqua devant le manuscrit aux pseudo caractères arabiques.

– Tu vois, dit-il ?

Benoit Auger ne se rendit pas compte tout de suite, mais après dix secondes, il voyait dans le miroir un mot : « Photo ».

– Étrange ! dit-il.

Le Domino noir ordonna :

– Prends un crayon et inscris les mots que je vais te dire.

– Je suis prêt, dit Benoit Auger, tout excité. Ils étaient tous les deux comme des enfants qui déchiffrent des cryptogrammes.

Le Domino noir prononça alors les mots d'une voix saccadée :

« Rayon de bibliothèque. Point. Vieille histoire dont personne se souvient. Point. Fait photo choses qu'il voit. Point. Comme un roman. Point. 1022...

– C'est là le chiffre hein !

– Oui, dit le Domino noir. Je continue : 1022 rue Haute Point. Je suis sa femme ne le dites pas, jamais. Point. C'est tout. Le reste apparemment n'est que pour donner le change. Mais avec cela, nous avons déjà un commencement.

– J’ai bien envie d’aller me faire photographe, dit Benoit Auger.

– Oh non, pas toi, mais moi je puis me le permettre, décida le Domino noir.

### III

Le Domino noir attendit le lendemain matin pour se mettre en campagne. Chemin faisant, en se dirigeant vers la rue Haute, il se demandait :

– Dans quelle galère me suis-je fourré ?

En effet, c'était là une bien étrange affaire. Partir de rien, ou, d'à peu près rien et essayer, non pas de reconstituer une histoire, un drame, mais de s'immiscer dans une histoire qui n'en était peut-être pas du tout.

Si c'était quelque fumisterie ?

Sait-on jamais ?

Benoît Auger pouvait bien s'être fourvoyé. Tout homme a ses faiblesses. C'est le côté humain de la nature. On n'est jamais sûr de soi, de ses réactions.

– Mais non ! finissait par se dire le Domino noir dans son élégant coupé. Moi aussi je



pressens qu'il se passe quelque chose.

On n'invente pas un conte semblable.

Il est vrai que le message chiffré en faux caractères arabiques pouvait être l'œuvre d'un enfant, mais le cinéma ne démontre-t-il pas tous les jours qu'on considère les adultes à un niveau intellectuel d'âge qui dépasse rarement douze ans.

Et puis, ce n'était pas si bête.

On les avait mis à l'épreuve, lui et Benoît Auger. On avait sans doute voulu savoir jusqu'à quel point ils se servaient de leur imagination.

Mais ce qu'il y avait de terrible, c'était l'implication contenue dans cette histoire du coiffeur anglais de l'autre siècle.

Il est entendu que les pratiques de cannibales ne sont plus de mode et que même les imaginations les plus folles n'y pensent même plus, cependant, ce n'était pas sans un frisson que le Domino noir cherchait la clef de cet indice.

Qu'y avait-il au fond de cette histoire qui se rattachât à l'autre, vieille d'un siècle. Le monde

est un organisme drôlement constitué.

Et, à force de retourner toutes ces choses dans sa tête, le Domino noir espérait trouver quelque repère pour se poser sur une base quelconque.

À moins tout simplement qu'on ait voulu lui jeter quelque guet-apens.

Cela aussi, la pègre l'avait essayé contre lui.

Mais dans la pègre, qui connaissait-il qui aurait pensé à cela ?

Certainement pas les petits bandits d'habitude. Ni les meurtriers d'occasion, qui sont disponibles pour n'importe quelle somme.

Et puis, le Domino noir, avec son identité fluide était un homme difficile à repérer. Bien peu de gens pouvaient se dire capables de le reconnaître, une fois à la suite de l'autre. C'était là une des forces du Domino noir que cette fluidité et il savait en profiter. D'ailleurs, ce qu'il faisait, il le faisait pour le bien.

Et combien qui le combattaient, avaient tant de choses à se reprocher. Certains qui se sentaient forts vis-à-vis certaines influences politiques

faisaient pression, pour qu'on le démasque officiellement.

Mais la justice veillait.

La justice le connaissait et elle savait coopérer avec celui qui l'avait aidée un nombre de fois incalculable.

Non !

– C'est une femme, se disait le Domino noir.

Il venait de laisser de côté toutes les autres considérations pour ne s'attacher et ne se concentrer que sur la chose qui primait.

– Qu'est-ce qu'elle veut, au juste, cette femme ?

– D'abord, elle a peur. C'est un point. Mais, peur de quoi ? On n'a pas peur pour rien. Ensuite, elle possède une certaine culture, pour avoir déniché cette vieille histoire. Et même, rien que d'y avoir pensé, présuppose qu'elle a l'habitude de la lecture. Maintenant, il se peut qu'il y ait un cas pathologique...

– Une folle, une détraquée quelconque !

– Un cas qui relèverait de la pathologie mentale, de la psychiatrie...

L’hypothèse valait d’être pesée. Le Domino noir verrait en temps et lieux. Rien ne servait de s’aventurer trop avant dans des théories qui pouvaient le mener en une tangente dangereuse et inutile à tout le moins.

Le coupé approchait. À une intersection, le Domino noir vit le chef des détectives, Théo Belœil, qui allait en sens inverse. Celui-ci ne l’avait pas vu.

Le Domino noir eut envie de lui crier bonjour.

Mais il se ravisa, parce que Belœil pouvait bien engager la conversation et se montrer curieux. Et quoique le Domino noir savait fort bien se dégager d’une telle conversation, il continua sa route sans faire montre de plus d’aménité.

Cependant, il sourit en se disant :

– Si Belœil savait. Ce pauvre Théo, il m’enverrait par le plus court chemin à l’asile des aliénés le plus rapproché.

Mais Belœil ne savait pas.

Il n'y avait que trois personnes dans le secret actuellement : lui, le Domino noir, le journaliste Benoit Auger et la dame qui avait envoyé le message.

Le jeune homme s'engagea bientôt dans la rue Haute. Il avait presque un demi-mille à parcourir avant que d'arriver devant le numéro 1022.

Ce demi-mille fut vite franchi. Bientôt, il s'arrêtait presque en face, de manière à ne pas éveiller de soupçons.

Il examina les alentours.

C'était un quartier paisible. Des rangées de maisons symétriques, avec ici et là quelques restaurants et épiceries familiales.

Des enfants jouaient dans la rue. Des enfants jeunes et presque tous en bonne santé, ce qui reflétait sur les habitudes de ce quartier.

Tout à coup, le Domino noir fixa plus attentivement son attention sur un fait qui aurait échappé à bien d'autres.

Le numéro 1022 de la rue Haute était un

deuxième étage auquel on accédait par un escalier extérieur, très sobre, en fer forgé.

Mais juste au-dessous il y avait une charcuterie.

Il comprit instinctivement l'allusion.

Et il y avait de quoi frissonner. À supposer qu'il se passât quelque chose. À supposer qu'il n'y ait pas eu d'hallucination.

Une charcuterie !

Dans le livre, dans l'histoire originale, c'était une charcutière qui vendait des pâtés de chair humaine. Mais une chose pareille ne pouvait exister.

Ce serait trop horrible. Trop barbare.

Mais enfin ! Le Domino noir connaissait la cruauté de certains gens. Il avait rencontré tellement de méchantes gens dans sa vie. Qu'ils ne franchissent qu'un pas de plus dans le crime, et les plus osées suppositions pouvaient être permises.

Cependant, en reprenant son sang-froid, le Domino noir se dit :

– Non ! ce n'est certainement pas de ça qu'il s'agit. Ce message, ce n'était qu'un symbole. Il ne faut pas que j'aie trop vite aux conclusions. D'ailleurs, je ne fais que commencer. J'ouvre seulement la piste.

Deux minutes à peine après être arrivé là, le Domino noir jugea qu'il pouvait se permettre de descendre de la voiture.

En même temps qu'il refermait la portière de la luxueuse voiture, sortait une femme de la charcuterie. Une femme blonde. Très élégante. Racée.

Un femme frappante.

Elle attendit quelques instants, puis lorsque le Domino noir arriva devant elle, elle le fixa intensément de ses yeux bleus.

Des yeux magnifiques. Et intelligents.

Le Domino noir ne put penser autre chose que ces yeux-là appartenaient à nulle autre qu'à la femme qui avait fait le message à Benoit Auger.

La femme fit un mouvement auquel le Domino noir ne se trompa point.

Il dit :

– Madame ! très bas, mais autoritaire.

– Enfin, vous voici. Je vous attendais.

Quiconque aurait passé sur la rue ne se serait aucunement aperçu du manège, tellement les voix et les expressions étaient vides aux regards.

La femme blonde continua :

– Venez me prendre au premier coin de rue, au nord.

– C’est bien. Au coin nord, acquiesça le Domino noir.

Il regarda dans la vitrine de la charcuterie et ne vit rien d’étonnant. L’étalage était à peu près le même que celui de tous les autres établissements de commerce qui dispensent de la charcuterie.

Au dedans, trois employés. Deux hommes et une femme qui vaquaient à leurs affaires impassiblement, comme des gens qui n’avaient rien de troublant sur leur conscience.

Le Domino noir revint vers son auto. Il ne repartit point cependant, avant de s’être assuré



que la dame blonde était presque rendue au coin de rue désigné.

Il embraya et trente secondes plus tard, elle montait à ses côtés.

– Où allons-nous ? demanda le Domino noir.

– Où vous voudrez. Là où c'est calme de préférence, dit la dame de ce timbre de voix assuré et bien féminin qui allait si bien avec sa beauté rare.

Sans dire un mot, le Domino noir l'emmena dans un chemin de banlieue qu'il connaissait pour sa tranquillité, surtout à cette heure hâtive du jour.

– Ça vous va, ici ?

– À merveille ? répondit la dame.

– Cigarette ? offrit le Domino noir en sortant un élégant étui d'or de sa poche et en en offrant une, à la dame.

– Avec plaisir.

Ils allumèrent et tirèrent leurs premières bouffées dans le silence le plus complet.

Le Domino noir attendait que parle d'abord son interlocutrice. Il savait qu'il avait toute une affaire en mains, et il ne voulait pas la gâcher dès le début.

– Alors, vous êtes Benoît Auger ? demanda la dame blonde sans le regarder, mais en fixant le rétroviseur d'un œil qui ne perdait rien.

Le Domino noir répondit simplement :

– Non !

Les yeux de la dame quittèrent le rétroviseur vivement pour s'attacher durement à ceux du Domino noir qui ne sourcilla point.

– Comment, non ! dit-elle, incroyablement.

– Je suis un ami intime de Benoît Auger, fit laconiquement cet homme extraordinaire. Mais il y avait un tel accent de persuasion, que la dame hésita.

– Ah !

– C'est ainsi ! Et le Domino noir sourit de son plus large sourire.

– Mais alors, continua la dame, mais alors

monsieur, qu'attendez-vous de moi ? Il y a eu une mésentente.

– Pas du tout, madame. Je suis bien au courant.

– Je croyais que monsieur Auger était un homme fiable et discret. On me l'a toujours représenté comme tel.

Le Domino noir souriait toujours.

– Et moi, je puis ajouter à ces témoignages, le mien, quant à sa discrétion et à sa parfaite intégrité.

– Qui êtes-vous alors ?

– Un ami. Cela ne vous suffit pas.

La dame était visiblement désemparée. Il se produisit alors en elle une lutte, que seul un homme comme le Domino noir pouvait deviner. Mais dans cette lutte, il comprit qu'il venait de gagner. Cela évita bien des mots désagréables.

– C'est bien ! finit-elle par concéder.

– Alors madame ?

## IV

La belle blonde vint au point.

– Je fais peut-être une bêtise, dit-elle, mais de cela, je ne puis être sûre. Pas avant que je vous connaisse.

– L’avenir le dira, madame.

Celle-ci poursuivit :

– Alors, vous avez reçu le paquet ?

– Nous l’avons reçu en effet et examiné dans ses moindres détails. Très ingénieuse, votre idée des caractères arabiques.

– Oh, je savais bien que personne ne s’y laisserait longuement prendre, mais ça m’amusait d’agir de cette façon.

Le Domino noir la regarda bien droit dans les yeux.

– Et bien, dit-il, vous avez peur. C’est drôle,

mais à vous regarder, vous ne me donnez pas cette impression.

La femme répliqua calmement :

– J’ai très peur.

– Ça n’y paraît pas.

– Êtes-vous bon physionomiste, monsieur ?

– Je le crois, dit le Domino noir.

– Et, ça n’y paraît pas que je suis dans une grande crainte, une terreur qui me bouleverse, incompréhensible.

– Un instant, un instant avant que d’aller plus loin, de dire alors le Domino noir. Vous avez bien pesé chacun de vos mots.. Vous êtes victime d’une terreur incompréhensible.

– Je me suis mal exprimée. Je crois saisir que vous craignez d’être tombé sur une folle, enfin disons quelqu’un qui a des lubies. Mais il n’en est rien.

– Je saisis mal, dit le Domino noir.

– Vous ne me prenez pas pour une détraquée, au moins ?

– Non, mais vous pourriez vous payer notre tête.

– Ah non !

Et la femme blonde appuya cette dénégation d'un signe de tête défini. Elle pesa sa pensée consciencieusement.

– J'en viens tout de suite aux faits, dit-elle.

– Ont-ils un rapport tangible avec le livre en question ?

– Peut-être. Mais pas de rapport direct. C'est à dire que rien n'est arrivé encore qui puisse justifier la compatibilité d'une telle atrocité.

– Continuez, dit le Domino noir qui prenait mentalement des notes. Il avait un esprit susceptible de bien emmagasiner toutes ces choses.

– Mon mari est photographe.

– J'ai cru le comprendre, opina le Domino noir.

– C'était assez facile, raila légèrement la femme blonde, mais le Domino noir n'y prit pas

garde.

La femme reprit :

– Mon mari est photographe et c’est pour lui que je crains.

– Pas à cause de la charcutière ? ne put s’empêcher de railler à son tour le Domino noir, avec une rapidité de réflexe qui le surprit.

La femme blonde accepta cette raillerie en souriant.

– Oh non ! Non, je ne le crois pas. Surtout quand vous connaîtrez mon mari. Il est un homme qui n’est certes pas comme les autres.

– Ah oui !

– Ne riez pas. Je sais que je vous fais actuellement une réflexion enfantine, mais quand vous l’aurez vu, vous comprendrez mieux.

– Sait-il que vous êtes avec moi actuellement ?

– Pour ça, j’en serais des plus surprises.

– Et s’il savait ?

– Il n’en serait aucunement troublé, car il n’est pas d’un naturel jaloux. Mais je préfère qu’il ne

sache pas.

– Pourquoi alors ces manières mystérieuses ?  
Et, savez-vous que nous ne sommes pas beaucoup plus avancés qu’il y a un quart d’heure ?

La dame blonde jeta un regard ineffable sur le Domino noir.

– C’est que vous ne m’aidez pas beaucoup. Vous avez même amené toutes ces digressions et maintenant, vous vous plaignez.

Le Domino noir sourit.

– J’ai tort. Il faut m’excuser.

– Est-ce que par hasard que je vous trouble ?

Cette question prit l’Ennemi du Crime par surprise. Il ne s’y attendait pas du tout, mais il eut la présence d’esprit de trouver une réponse galante et nullement compromettante. Une réponse d’homme du monde.

– Par votre beauté, madame, oui, je l’avoue. Mais non pas par ce que vous brûlez de me raconter car c’est ma mission d’entendre des choses étranges.



– Bien tourné, acquiesça la dame blonde.

Ils avaient fini leur cigarette. Il faisait bon dans l’auto. On était au printemps et un vent frais venait tempérer le soleil déjà chaud.

– Mon mari est photographe. Il est un artiste dans l’âme et il réussit à merveille malgré que l’aspect de notre demeure ne dise pas grand-chose.

Le Domino noir écoutait. Un autre chapitre de sa vie aventureuse se poursuivait. Une tranche inédite dans son existence remplie de choses inédites.

– Il est très riche, mon mari. À vrai dire, il n’a pas besoin de travailler. S’il le fait, c’est par une passion artistique dont on n’a pas d’idée.

– Depuis quand êtes-vous mariés ? demanda brusquement le Domino noir.

– Depuis deux ans.

– Le connaissiez-vous avant de vous marier. Je veux dire, le connaissiez-vous depuis bien longtemps ?

– Six mois peut-être... Pourquoi ?

Le Domino noir répondit d'un air parfaitement dégagé :

– Pour savoir, simplement, comme ça.

La dame blonde eut un tic du visage. Le premier depuis que l'entretien avait commencé. Auparavant, elle avait été complètement maîtresse d'elle-même.

Le Domino noir, lui, ne sourcilla pas.

– Vous ne savez même pas mon nom, dit la charmante blonde. Il ne vous intéresse pas de le savoir ?

– Oui, certainement. Mais je suis positif que je le saurai tôt ou tard.

– Je vais vous le dire tout de suite.

– À votre guise, dit nonchalamment le Domino noir, qui prenait ainsi un ascendant moral sur cette femme.

– Je m'appelle Solange Fortier. Mon mari, lui, est Gaston Fortier.

– Bon. Je savais qui il était.

– Comment l'avez-vous su ?

– C’est l’enfance de l’art, chère madame Fortier. Tantôt, quand je suis passé devant chez vous, j’ai remarqué la plaque à la porte de votre maison. Je savais qu’il était question de photographie, alors j’ai mis ça bout à bout.

– Vous dites que vous avez pu lire le nom sur la plaque, en regardant de l’autre côté de la rue ? Mais c’est impossible.

– Cependant, je l’ai fait. Et vous, comment saviez-vous que quelqu’un viendrait ce matin même, parce que, sans aucun doute, vous attendiez ce matin ?

– J’ai pris une chance. Et puis, l’intuition des femmes, vous savez.

– Hum, dit le Domino noir.

– C’est ça, riez tant que vous voudrez, mais l’intuition des femmes, c’est une chose qui existe, et qui existe vraiment. Mais nous ne sommes pas beaucoup plus avancés, c’est la deuxième fois que j’en fais la remarque.

– Je vous attends, moi, de dire le Domino noir ; je vous suis tout dévoué et j’attends votre

bon plaisir. Mais si vous préférez que je vous pose des questions, libre à vous. Ce sera peut-être plus facile.

Solange Fortier eut un soupir.

– Enfin, vous vous intéressez ?

– Mais je l’étais toujours !

– Il n’y paraissait pas, monsieur...

Le Domino noir ne donna pas son identité autrement qu’en disant :

– Monsieur Ixe. Disons que je suis monsieur Ixe, un intime du journaliste Benoît Auger. Je ne me révélerai pas autrement.

– C’est votre droit, dit la jeune femme.

Le Domino noir laissa l’attitude nonchalante qu’il avait prise dès le début de l’entretien et il se redressa vivement.

– Vous êtes Solanges Fortier ?

– Oui.

– Votre âge ?

– Est-ce important ? Ce n’est pas très galant de

me le demander, vous savez.

Le Domino noir était sérieux.

– Votre âge, réitéra-t-il ?

– Trente ans !

– Vous dites vrai ? Ne tentez pas de me mentir, hein !

– Trente-deux.

Elle était fascinée par les yeux chercheurs du jeune homme. Les yeux du Domino noir pouvaient prendre toutes les teintes de son cerveau.

– Vous êtes mariée depuis deux ans ?

– Deux ans et trois mois.

– Où

– À Métropole.

– Que faisiez-vous avant ?

– J'étais un modèle. Ici, à Métropole. Et aussi à New-York et à San Francisco.

– Vous avez fait du cinéma ?

– J'ai tenté, mais je n'y ai pas réussi.

– Vous êtes déjà allée ailleurs qu’en Amérique ?

– Oui, j’ai beaucoup voyagé.

– En Europe ?

– En effet. J’ai été à Londres et à Paris. J’ai aussi été en Allemagne et en Suisse. Rien qu’un peu en Italie.

– Étiez-vous modèle, là-bas ?

– Quelquefois, mais très peu.

– Qu’est-ce qui vous a donné l’idée de voyager ?

– Je voulais être sculptrice.

– L’avez-vous été ?

– Non, je n’ai jamais fait qu’un modèle.

– Avec quoi avez-vous payé vos voyages ?

– Avec ce que j’ai gagné ici.

– Ce n’était pas suffisant.

Le Domino noir avait dit cette phrase, qui aurait pu être cruelle, avec tant de sûreté dans la voix que la femme ne fut pas blessée.

- J’ai été chanceuse. Un héritage.
- Avez-vous déjà joué ?
- Aux courses de chevaux, oui.
- C’est cela l’héritage ?

Cette fois, Solange Fortier hésita. Est-ce que cet homme aux yeux si persuasifs n’allait pas plus loin que les bornes, mais le Domino noir insista :

- C’est ça l’héritage ?
- Oui. J’avais aux États-Unis un ami qui jouait gros jeu sur les chevaux de course. Il m’a indiqué les gagnants et j’ai misé toutes mes économies.
- Et vous avez gagné ?
- J’ai gagné.
- Cet ami, qui est-il ?
- Il est mort.
- Il n’est pas en prison ? Ce n’était pas un bandit quelconque ? Un racketeer endimanché comme il s’en trouve ?
- Je n’en sais rien. Je l’ai très peu connu.

– Cependant, vous savez qu’il est mort ?

– Oui.

– Comment savez-vous ?

– Je l’ai su alors que j’étais en Égypte.

– Vous avez été aussi en Égypte ? En quel endroit de l’Égypte en particulier ? C’est grand l’Égypte.

– J’ai été surtout au Caire.

Le Domino noir comprenait mieux les pseudo-caractères arabiques de la missive adressée à Benoit Auger.

– Vous y êtes demeurée longtemps ?

– Deux ou trois mois. En qualité de touriste, tout simplement.

– Aucun rapport avec votre connaissance, le turfiste ?

– Oui et non.

– Comment ça, expliquez-vous !

– Je savais qu’il était égyptien de naissance. Il me l’avait dit un soir qu’il se sentait sentimental.



Il m'a pris la fantaisie de me rendre compte de son entourage au pays de sa naissance. Mais il ne le savait pas. J'ai rencontré ses parents.

– Que vous ont-ils dit ?

– Qu'il était mort.

– Est-ce là ce qu'ils croyaient, ou ce qui était vrai ?

– Ils m'ont montré le certificat de sa mortalité. Et aussi, un peu d'argent qu'il leur avait laissé.

– Rien d'autre en Égypte ?

– Rien d'autre, non.

Le Domino noir fit une pause. Il remarqua combien la jeune femme blonde répondait vivement à ses questions.

– Et Gaston Fortier, votre mari ? demandait-il.

– Je l'ai connu à Paris, après l'Égypte.

– Après la guerre ?

– Juste à la fin, oui.

– Que faisait-il à Paris ?

– De la photographie. C'est sa passion, à

part...

– À part quoi ?

À part les sciences occultes. C'est même là le fond de toute cette histoire. Ces sciences occultes...

– Est-il attaché à vous ?

– Oui, énormément.

– Comment savez-vous ?

– Vous êtes indiscret.

– Il me faut savoir !

– Je sais qu'il m'est très attaché par l'affection sans borne qu'il me porte en toute occasion. Il m'aime à la folie.

– Et cependant, vous avez peur ?

– J'ai peur pour lui.

– Et non pour vous ?

– Je n'ai encore jamais eu peur pour moi. Jamais rien ne m'a communiqué ce sentiment que je considère une bassesse.

– Vous avez tort !

– C’est à voir.

– En tout cas, la question n’est pas là.

Le Domino noir réfléchit de nouveau et il dit :

– Solange Fortier, on n’en rencontre pas beaucoup de votre espèce.

– Vous me flattez, mais j’accepte le compliment avec plaisir. D’autant plus que je vous croyais une machine à demander des questions.

– Il faut l’être quand c’est le temps, dit le Domino noir. Et le temps des questions reprend derechef.

– Je continuerai de répondre.

Elle avait dit cela tout simplement.

– Votre mari, Gaston Fortier est pris par les recherches métaphysiques.

– Diaboliques serait plus le mot.

– Je vous prie de répondre objectivement à mes questions.

– Ah bon !

– Quand a-t-il commencé à s’occuper d’occultisme ?

– Je ne sais pas.

– Avant ou après que vous soyez mariés ?

– Il en faisait avant, mais il a cessé pendant un an, quand nous nous sommes mariés. Mais il a repris avec plus de force.

– Comment savez-vous qu’il en faisait ?

– De l’occultisme ? Il me l’a dit.

– Et vous, êtes-vous intéressé par cette science ?

– Je l’ai été, mais à présent, j’en suis dégoûtée.

– Est-ce que vous y croyez ?

– Non, plus maintenant.

– Votre mari y croit encore ?

– Il cherche une vérité qui est encore toute confuse dans sa tête. Et c’est ainsi que j’ai peur pour lui.

– Quel âge a-t-il, Gaston Fortier ?

– 45 ans.

- C’est un artiste, m’avez-vous dit ?
- Beaucoup de ses photographies ont été primées dans les plus belles expositions du monde. Et il le mérite.
- Vous en parlez en toute connaissance de cause.
- J’ai été modèle assez longtemps.
- Fait-il de la photo commercialisée ?
- Non.
- En a-t-il jamais fait ?
- Non. Il a une théorie très dure à ce sujet.
- D’où tient-il son argent ?
- D’un héritage, principalement. Mais aussi de son studio qu’il possédait avant la guerre. Il a photographié des hommes célèbres.
- Vous avez posé pour lui ?
- Oui, dans la composition. Et il m’arrive encore de le faire.

Il y eut une autre pause dans cette conversation qui ressemblait à un dialogue de

cinéma. Un dialogue rapide entre professionnels.

Le Domino noir offrit encore les cigarettes et ce ne fut que lorsque celles-ci furent allumées qu'il reprit la conversation.

– Nous arrivons maintenant au sujet.

La femme blonde répondit :

– Il en est temps.

– C'était nécessaire que je sache ces détails cependant. Dans une cause comme celle-ci, il faut aller au fond des choses.

Solange Fortier sourit :

– Vous êtes un vrai confesseur.

– Nécessité professionnelle. Habitude aussi.

– Je vois.

– Qu'est-ce qui vous trouble, au sujet de votre mari, Gaston Fortier ?

– Je vous l'ai dit.

– L'occultisme ?

– Oui.

– Mais, ce n'est pas assez pour craindre... la

mort par exemple.

– Il fait des crises. Il entre en transes.

– Vous craignez pour votre vie ?

– Non. Mais je ne donnerais pas cher pour la vie de certains autres. Vous avez lu le livre que je vous ai envoyé ?

– Depuis longtemps. Je connaissais cette histoire.

– Ce livre lui a inspiré certaines notions.

– Gaston Fortier voudrait tuer ?

– C’est ce que je crains.

– Et pourquoi ne craignez-vous pas que ce soit vous qu’il veuille tuer ? Mort pour mort, quand on est rendu à ce point.

– Gaston ne me tuera pas.

– Qu’est-ce qui vous le dit ?

– C’est là une certitude intime. C’est quelque chose qu’il est impossible de déterminer, expliquer ; quelque chose qu’on sent.

– Je l’espère.

– Vous ne me croyez pas ?

– Je l’espère pour vous, répéta le Domino noir.

Mais il comprit qu’il n’avait pas ébranlé la confiance de cette jeune femme. Cependant, il voulut pousser plus loin.

– Et si par hasard, il était jaloux ?

– Gaston ne l’est pas.

– On le devient.

– Pas lui. Ce n’est pas son genre.

– S’il nous voyait ensemble.

– Il a confiance en moi.

– Et je crois qu’il a raison.

– Merci du compliment. Car, je dois prendre cette remarque comme un compliment, dit la jeune femme blonde.

Le Domino noir admira l’intelligence et la vivacité de cette belle personne qui ne laissait rien passer.

– Quelle est sa lubie en ce moment ?

– La mort !



- Mais, quelle mort ? La sienne ?
- Ah non ! Celle qu’il pourrait causer à un autre. Dernièrement, il est tombé sur ce livre et il l’a lu avec un grand intérêt.
- Il vous en a parlé, par après ?
- Longuement.
- Lucidement ?
- Oui, et c’est là qu’il m’a fait peur pour lui. Il voudrait connaître la réaction d’avoir causé une mort.
- Savez-vous que c’est une folie dangereuse.
- Oui, et d’autant plus qu’elle est raisonnée. Mais elle est douce aussi. Et elle n’est pas rendue très loin.
- Vous en êtes sûre ?
- Absolument.
- Alors, en fait vous croyez que votre mari un jour ne tue quelqu’un, afin de communiquer avec cette personne quand elle sera dans l’autre monde ?
- Quelque chose comme ça.

– Reçoit-il beaucoup de gens ?

– Quelques gens, par-ci, par-là, qui viennent se faire photographier. Il aime continuer à photographier des gens.

– Et il les examine ?

– Il regarde beaucoup leurs physionomies.

Le Domino noir pensa profondément. Il avait entre les mains un cas qui relevait plutôt des aliénistes.

– Que voulez-vous au juste, de moi ?

Solange Fortier lui jeta un regard implorant :

– Venez le voir.

– Mais ce n'est pas mon domaine. Moi, je pourchasse le crime. Et votre mari n'est pas un criminel.

– Il peut le devenir.

– Faites-le enfermer.

– Ah mais non !

– Qu'est-ce qui vous en empêche ?

– Il n'a rien fait encore.

– Sa conduite n’est-elle pas un peu bizarre ?

– Aucunement. Il a l’air le plus parfaitement bourgeois du monde. Il est bon pour les chiens et les enfants, et on m’accuserait de vouloir m’en débarrasser.

– Mais moi, dans tout ceci, je ne suis pas médecin.

– Vous pouvez prévenir le crime, en vous aidant de votre expérience et en lui faisant avouer ce qui le torture.

– Là, vous avez un bon point.

Le visage de Solange Fortier rayonna.

– Vous voyez. Et, je vous rémunérerai comme il faut.

– Je n’ai pas de crainte à ce sujet, mais c’est assez bizarre ce que vous me demandez. C’est même tout à fait contraire à mes attributions.

– Vous ne le regretterez pas, je vous le jure.

Le Domino noir n’arriva pas tout de suite à la décision. Il voulait encore demander quelque chose à Solange Fortier.

– Pourquoi ces allures de mystère quand vous avez appelé Benoît Auger ? Il me semble que vous auriez pu agir normalement

– J’ai voulu savoir si j’avais affaire à un homme intelligent. Intelligent et chercheur. Je ne prenais pas de chance.

– Je ne sais quoi répondre car ce serait me flatter moi-même. En tout cas, madame, vous pouvez vous vanter de nous avoir intrigués.

– C’est le but que je cherchais. Alors, c’est oui ?

Un instant encore, et le Domino noir répondit :

– C’est oui !

## V

Benoît Auger et le Domino noir déjeunèrent ensemble ce midi-là, comme ils le faisaient aussi souvent que possible. Ils étaient de grands amis, transportés par un idéal commun, à savoir, effacer le crime de Métropole.

Ils y apportaient toute la passion et la volonté dont ils disposaient.

Benoît Auger n'en croyait pas ses oreilles quand le Domino noir lui eut dit les grandes lignes de l'affaire.

– Ah non ! On nous prend pour des sots.

– Incroyable, mais vrai. Et je la crois cette dame, mon cher Benoit. Je suis certain qu'elle dit vrai.

– Mais, continuait le journaliste, c'est à dormir debout. Et ce n'est pas notre affaire. S'il fallait que Théo Belœil sache, ce qu'il se taperait les

cuisses. Je le vois d'ici, derrière son bureau...

– Et puis après ? Ce n'est pas Belœil qu'on est allé chercher. C'est toi, mon vieux. Parce que tu es intelligent.

– Oui mais... Et puis, Belœil aussi il est intelligent.

– Je sais que ça peut paraître ridicule, mais je tiens à tirer ça au clair. Comme étude humaine on ne rencontre pas souvent de ces cas-là.

– Pauvre humanité !

Benoit Auger fit un geste de découragement.

– Tu peux le dire, continua le Domino noir. Mais il s'agit de faire quelque chose. De prévenir un malheur.

– L'idée me plairait assez s'il y avait quelque chose de tangible, de vivant, de réel, mais nous nous débattons dans le noir, dans l'indéfini.

– Je me rends dès cet après-midi, remarqua le Domino noir.

– Je voudrais bien y être, opina pour lui-même le journaliste.

– Non, ce serait éveiller inutilement des soupçons. Mais je te tiendrai au courant. Il se peut qu’il me faille pas mal de temps pour arriver à débrouiller tous ces fils.

– On ne sait jamais. Et le journaliste poursuivit :

– Mais, est-elle vraiment digne de confiance, cette madame Fortier ? Qui sait si elle ne cache pas quelque chose dans son sac ?

– Je verrai à ça à la première visite. Mais jusqu’à ce moment, malgré l’étrangeté de son histoire, j’y crois.

Ils gardèrent le silence plusieurs instants, pendant que la serveuse apportait quelque chose.

Ce fut Benoit Auger qui reprit :

– Domino noir mon ami, je dois avouer que les sciences occultes me laissent plutôt froid. Mais cependant, je ne nie pas qu’elles existent. Que du moins, beaucoup de gens et des gens qui paraissent sérieux semblent y croire. Alors, je suis pour qu’on tente l’expérience. Mais j’aimerais aider plus activement.

– Mon cher Benoit, la meilleure chose pour toi est que tu restes lucide, au cas où moi-même, je te reviendrais avec un complexe de meurtre. Tu me guériras.

Ils plaisantèrent ainsi jusqu'à la fin du repas et en sortant, ils allèrent chacun leur chemin. Le journaliste vers son bureau, et le Domino noir, vers le numéro 1022 de la rue Haute, où, ostensiblement, il allait se faire photographier par Gaston Fortier, artiste et adonné à l'occultisme.



## VI

Le Domino noir arrêta cette fois sa luxueuse voiture juste en face du numéro fatidique indiqué par le message de Solange Fortier.

1022 rue Haute !

Il ne descendit pas de sa voiture sans quelque émotion, car il savait qu'il entrait de plain-pied dans un domaine qu'il ne connaissait que trop imparfaitement.

Pour se donner le change, il rajusta sa cravate, grimpa posément les marches de l'escalier et il sonna.

Il dut attendre une bonne minute avant que de percevoir des pas pour le recevoir. Son extraordinaire acuité auditive lui permit de juger que c'était la jeune femme qui venait ouvrir. Il toucha encore sa cravate.

Et tout à coup, se posa un problème :

« Est-ce que je devrais la reconnaître ? » se demanda-t-il.

Il eut la réponse presque en même temps, parce que la porte s'ouvrit et que Solange avait un air absent en demandant :

– Monsieur !

– C'est bien ici chez le photographe Gaston Fortier ? demanda le Domino noir qui avait sans plus tarder pigé dans le jeu.

– En effet monsieur. Vous avez rendez-vous ?

– Je crains que non. Mais est-ce que je pourrais me faire photographe quand même. Je suis pressé voyez-vous, et...

– Entrez monsieur, dit Solange qui n'avait rien perdu de son air distant et qui ne parlait ni plus bas, ni plus fort que de raison.

Le Domino noir entra et Solange referma la porte. Elle dit :

– Venez au petit salon, je vous en prie.

– Je vous suis, madame. J'espère que monsieur Fortier pourra se rendre à mon désir,

même si je n'ai pas pris la précaution de demander rendez-vous.

– Je vais le lui demander.

– Je suis impardonnable, mais j'ai entendu parler de la simplicité de monsieur Fortier en affaires. Cependant, s'il ne voulait pas, je me soumettrais avec bonne grâce.

– Attendez un instant. Je m'enquiers.

Solange Fortier disparut. Elle n'avait pas fait un geste. Ses yeux n'avaient même pas sourcillé durant toute cette conversation.

Le Domino noir s'installa dans un des confortables fauteuils qui peuplaient le petit salon. Il faisait assez sombre dans cette pièce. Le Domino noir, en homme habitué à ne manquer aucun détail regarda vivement, mais attentivement.

Rien de spécial. Au mur, quelques reproductions de gravures, quelques photos parmi lesquelles un visage d'enfant remarquable.

Le Domino noir se leva afin d'examiner cette tête d'enfant de plus près. Il y vit des yeux d'une

extrême intelligence. La pose était celle d'un maître dans cet art. On le sentait aux jeux des ombres et des lumières.

Trois minutes après être entré, des pas feutrés glissèrent dans le corridor. Le Domino noir ne bougea pas de sa place.

La porte, qui était entrouverte, laissa passer un homme à l'allure joviale, dans la quarantaine qui devait être le maître de céans.

– Bonjour monsieur, dit celui-ci.

– Vous êtes monsieur Fortier, demanda le Domino noir ?

– C'est moi en effet, répondit l'autre. Vous êtes venu vous faire photographier, je suppose ? Je suis ici pour ça.

Et il partit d'un bon gros rire.

Cependant dans ce rire, soit parce qu'il avait été prévenu, soit parce que ses facultés de compréhension étaient excessivement sensibles, le Domino noir senti quelque chose qui sonnait faux. Un arrière fond d'hystérie, peut-être.

Mais pour tout autre, ce rire aurait trompé.

Le Domino noir rit lui aussi et il dit :

– On a chacun ses petits moments de vanité. Mais je vous avertis que je ne suis pas un modèle et que pour la réclame, je ne vaudrais pas cher.

– Ne me parlez pas de réclame, je vous en prie. Moi, je fais de l’art et le côté monnaie et rémunération, je m’en fous à peu près complètement.

Son ton était sincère.

– Approchez, continua-t-il.

Le Domino noir obéit. Gaston Fortier fit de la lumière et regarda son client sous plusieurs angles.

Celui qui était la Terreur du Crime se laissait faire comme une débutante. Il savait très bien le rôle qu’il devait jouer.

– Bon... bon... faisait le photographe. Allons maintenant dans le studio. Vous ne m’en voudrez pas si je prends mon temps ?

– Mais non. C’est vous qui savez ce qu’il faut.

– Pour le savoir, je le sais.

Le Domino noir suivit le photographe dans le couloir jusqu'au studio qui faisait contraste avec les autres pièces de la maison par sa nudité. Les murs étaient d'un blanc mat, recouverts ici et là de tentures de velours. Quelques grosses lampes électriques montées sur des trépieds, et la caméra formaient tout l'ameublement. Une chaise en plus pour que le sujet puisse s'asseoir.

– C'est ici l'ancre du loup, plaisanta Gaston Fortier.

– C'est tout ce que vous avez pour vous inspirer ?

– Oui. C'est en dedans que je m'inspire, par une volonté toute spirituelle. C'est beaucoup mieux que les décors fictifs.

– Peut-être, concéda le Domino, noir.

Le photographe était à son appareil, un énorme caméra recouvert d'un voile noir. La lentille fixait le Domino noir de son gros œil.

– Vous devez être bien achalandé ?

– Pas trop, répondit l'autre de derrière sa machine. Je ne sais pourquoi, mais peu de gens

viennent ici.

– Ils s’imaginent peut-être que vous demandez très cher, après tous les prix que vous avez gagnés.

– Dans ce cas, ils s’imaginent à tort, parce que je ne désire aucun argent. Cependant, je n’accepte jamais personne qui n’a pas d’expression.

– Ce qui revient à dire, dans mon cas ? demanda le Domino noir.

– Ce qui revient à dire que vous en avez.

– C’est agréable de vous l’entendre énoncer.

– Je vous aurais dit tout aussi bien que vous aviez un visage indifférent, si tel avait été mon verdict dès le début.

Ils rirent tous les deux. Le Domino noir remarqua encore ce fond très mince au fond de son rire, ce fond inquiétant, mais il passa outre pour demander :

– Alors, je suppose que je m’assois ici ?

– Comme vous voudrez. Mais je vous avertis

que je ne vous poserez pas tout de suite, je tiens d'abord à causer avec vous.

– Eh bien, causons, dit le Domino noir. Je puis fumer ?

– Mais certainement.

– Cigarette ?...

– Avec plaisir. Tiens, j'ai du feu.

Ils allumèrent leurs cigarettes et le Domino noir se demandait bien quel angle allait prendre cette conversation.

Il n'attendit pas longtemps.

– Croyez-vous à l'au-delà ?

– Mais oui. Comme je crois en la justice.

– Et que faites-vous dans la vie ?

Cette question estomaqua presque le Domino noir. Il remarquait en effet et de plus, que Gaston Fortier possédait de fins yeux d'observateurs qui connaît bien son métier. Il se demanda ce qu'il allait dire. Il opta pour la vérité.

– Je vis de mes rentes.



– Si jeune ? Mais vous devez avoir autre chose pour employer votre temps. Vous n’avez pas l’air d’un oisif.

Le Domino noir cette fois répondit directement :

– Je me mêle des affaires des autres. J’ai consacré mon existence à poursuivre certaines gens qui sont au ban de la société.

– Bref, à ce que je puis voir, vous êtes détective amateur.

– Si vous voulez.

La conversation tomba. Le photographe avait baissé les yeux. Il tira deux ou trois bouffées de sa cigarette qu’il aspira profondément.

Le Domino noir attendait ses réactions.

Enfin, le photographe reprit :

– Moi, je cherche la vérité. Et je deviens de plus en plus convaincu que la vérité, ce sont ceux qui ont quitté cette terre pour l’au-delà qui nous la diront.

– C’est un point de vue auquel je n’avais

jamais songé, répliqua le Domino noir qui sentait qu'il était sur la bonne piste.

L'autre poursuivit :

– Oui. Et j'ai bien étudié cette question.

– Depuis longtemps ?

– En tout et partout, vingt ans.

– C'est une bonne tranche de vie.

– Mais elle n'est pas perdue.

Il commençait à y avoir du fanatisme dans sa voix. Un fanatisme qui n'allait aucunement avec sa figure pouponne et sa bonne santé.

– Tenez, dit-il, je suis convaincu, et de plus en plus, qu'en mourant, on devient la réincarnation de ce qu'on était...

Le Domino noir l'arrêta :

– Comme chez les Hindous alors ?

– Ceux-là, je ne sais pas si leur théorie vaut la peine. Car elle me semble être entachée de superstition.

– Cependant, ils y croient à la réincarnation.

Et sincèrement aussi au dire de tous ceux qui les ont étudiés.

– Peut-être. Mais moi, ce n'est pas dans ce sens-là que je vois l'affaire. C'est même un peu à l'opposé.

– Vous, vous êtes moderne !

Ceci fit réfléchir le photographe.

– Oui, je le suis. Mais ce à quoi je veux en venir, c'est trouver un sujet qui veuille bien tenter l'expérience.

– Quelle expérience ?

– Mais l'Expérience. La grande Expérience. Un qui tentera de partir, afin de revenir. Il me faudrait quelqu'un.

Le Domino noir se demanda s'il ne valait pas mieux terminer là l'entretien et faire venir la voiture de l'hôpital des aliénés tout de suite. Ou bien s'il poursuivrait plus avant cet entretien. Après tout, il ne paraissait pas méchant.

– Les bénévoles sont rares ?

– Je n'en ai jamais parlé qu'à trois personnes.

À ma femme, à un jeune homme qui se plaint de la vie, et à vous, parce que vous êtes un chercheur.

– Qui est ce jeune homme ?

– Oh ! un de ces malchanceux sur lesquels la vie s'acharne. Il m'a confessé qu'il voulait se suicider.

– Vous ne l'avez pas encouragé ?

– À se suicider ?

– Oui !

– Eh bien non. Un suicide, ça ne sert à personne. C'est une négation. J'ai beaucoup mieux. Je le travaille en sous-main.

Enfin le Domino noir approchait du but.

L'autre poursuivait :

– Je veux lui faire accepter que je lui enlève la vie, afin qu'il revienne et reprenne une autre vie qui soit aussi utile à lui qu'à l'humanité.

– Et quelle est sa réaction ?

– Il n'est pas convaincu du tout.

– Il tient tant que cela à sa misère. Et il voulait auparavant se suicider. Mais qu'est-ce qui le retient tant ici-bas ?

– Une femme, à ce que je crois.

– Il est marié ?

Le photographe rit. D'un rire tout à fait naturel cette fois. Il n'y avait que dans ses yeux que c'était troublé.

– Ah ! pour ça, non.

– Quelque petite fille alors ? Une amie d'enfance ?

– Quelque chose du genre. Une pauvre fille, aussi pauvre que lui mais qui veut qu'ils partagent leurs misères.

– Et l'amour gagne encore.

– L'amour gagne toujours. Alors, j'ai pensé...

Le Domino noir leva la tête vivement.

– J'ai pensé que s'ils mouraient tous les deux, ils ne seraient pas séparés et qu'ils pourraient revenir ensemble.

– C'est une solution, acquiesça le Domino

noir.

– Mais ce que je ne sais pas, c'est si ma théorie pourrait s'appliquer à deux êtres, unis par les plus forts liens psychiques.

– Encore l'amour ?

– Toujours, toujours l'amour. C'est embêtant. Mais d'un autre côté, si je réussissais ce tour-là, on me serait redevable de beaucoup.

Le Domino noir mesurait la folie de cet homme. Une folie immense ! Un être qui s'était à ce point écarté de toutes les règles du bon sens était dangereux.

Dangereux pour beaucoup de raisons.

Dangereux par sa science.

Dangereux par la persuasion nocive qu'il exerçait.

Dangereux par sa sincérité.

Dangereux par son orgueil.

Dangereux par la cruauté qu'il appliquerait au nom de principes fous et indigestes qui lui faisaient perdre tout à coup toute lucidité.

Cependant, le mal n'était pas encore irréparable.

Il s'agissait de le surveiller.

De le garder contre lui-même.

– Que pensez-vous de cela ? demanda le photographe.

– C'est difficile a priori. J'avoue n'y avoir jamais songé sérieusement, répliqua le Domino noir qui cherchait une sortie.

– Je réussirai !

Ceci avait soudainement été exprimé avec une voix si sourde que le Domino noir tressaillit de l'entendre.

Il sentait la volonté inflexible de cet homme.

Il prit tout aussitôt la résolution de le surveiller et de prévenir au plus vite l'étendue des dommages.

Le photographe continua :

– Et vous serez témoin. Il me faut un témoin. Je vous jure que cette expérience saura vous convaincre de la véracité de ma théorie.

– Et vous serez témoin. Il me faut un témoin. Je vous jure que cette expérience saura vous convaincre de la véracité de ma théorie.

Quoi faire en une telle circonstance ?

Le meilleur parti était d'accepter.

– N'en dites rien à personne. Savez-vous qu'ils sont rares ceux qui entrent comme vous dans mes confidences. C'est votre physionomie qui m'a inspiré confiance. Vous en serez récompensé en assistant à la plus grande expérience que la terre ait jamais vue. Je vais être la cause directe et voulue de la réincarnation de deux personnes.

– J'assisterai, acquiesça le Domino noir en se levant. À quand la séance ?

– Il y a encore des préliminaires. Ils doivent demain venir me voir.

– Qui sont-ils ?

– Je vous l'ai dit, ils sont deux jeunes gens pauvres.

Le Domino noir aurait bien voulu savoir les noms, mais il n'osa pas pousser plus avant dans



ce sens par crainte de faire tomber l'échafaudage. Et puis, il pourrait toujours se renseigner chez Solange,, la femme de Gaston Fortier.

– À quelle heure alors ?

– À l'heure la plus psychique. Dans mon cas, c'est entre quatre et sept heures le soir. C'est alors que j'ai tous mes moyens de persuasion.

– J'y serai. Et avec plaisir.

Le Domino noir se leva.

Le photographe ne fit pas un geste qui aurait laissé percer qu'il oubliait quelque chose, et cependant, il n'avait pris aucune pose.

Il reconduisit son témoin lui-même à la porte en lui donnant une franche poignée de mains. Après quoi il referma sur lui la porte.

Le Domino noir aurait voulu que ce soit Solange Fortier qui le reconduisit afin d'échanger aux moins deux mots avec elle, mais celle-ci avait disparu. Il résolut quand même de la voir au plus tôt et par tous les moyens qu'il avait à sa disposition.

Il se rendit à sa voiture.

Des enfants jouaient alentour.

Cela fit du bien au Domino noir de les voir.

Leurs cris animés faisaient quelque chose de frais qui contrastait en bien avec l'ambiance mortelle qu'il venait de respirer pendant une heure chez ce photographe adonné à l'occultisme et à la folie.

Il leur enjoignit gaiement de laisser sa voiture, et il démarra.

L'air aussi lui fit du bien.

Et le bruit de la rue.

Et même la colère de l'agent de circulation qui lui lança un mot aigre-doux parce qu'il n'avait pas attendu son signe pour traverser la rue.

Tout cela lui faisait du bien.

Tout cela était réel.

Tout cela était tellement vrai !

L'autre, le photographe, il n'était qu'un fossile, un dégénéré de la science. Un type bien parti mais qui n'avait jamais compris qu'il faut s'arrêter quelque part. Qu'il ne faut pas bifurquer

et toucher à ce qu'on ne connaît pas.

Y aller prudemment, au moins.

Et sa femme, cette Solange Fortier, de quelle pâte était-elle faite pour agir de cette manière avec cette sorte d'impudence ?

Car, c'était de l'impudence.

Ou de la sottise.

Pourquoi ne l'avait-elle pas arrêté quand elle avait vu sur quelle voie il s'engageait. Y avait-il un motif ?

Ou simplement de la sottise ?

Ou de l'inconscience ?

Pourquoi avoir attendu si tard, alors qu'elle-même avouait qu'il avait un temps cessé de s'adonner à l'étrange et maudite étude ?

« Au diable tous ces problèmes », se dit le Domino noir. « J'attends jusqu'à demain et je casse tout. J'ai été aussi bête qu'elle ! »

Il prit rendez-vous avec le journaliste, son ami Benoît Augé, afin de le mettre au courant de ce qui s'était passé.

Il savait que jusqu'au lendemain, il n'y avait rien à faire.

Deux jours venaient de se passer sur cette affaire. Deux jours dont il se souviendrait. Que réservaient les suivants ?

## VII

Benoit Augé avait encouragé le Domino noir dans toutes les décisions que celui-ci prendrait. Il savait qu'il saurait bien mener sa barque.

Il s'agit de voir au fond. Il y a peut-être beaucoup plus dans ça qu'on ne pense. Il ne faut pas trop brusquer les choses.

Et le Domino noir s'étant ainsi senti appuyé dans ses premières réactions, décida d'agir au fil des circonstances.

Le lendemain, il revenait chez le photographe.

Celui-ci l'accueillit lui-même. Le Domino noir aurait préféré que ce fut sa femme qui vienne ouvrir, mais il fit contre mauvaise fortune bon cœur et rien de ses sentiments intimes ne transpira sur ses traits.

– Bonjour monsieur Fortier. J'espère que j'arrive à temps.

- À temps en effet. Suivez-moi.
- Les sujets sont-ils entrés ?
- Depuis une heure déjà ?
- Alors, je suis si en retard ?
- Vous n’êtes nullement en retard. Ma capacité physique n’est pas encore à son maximum et je n’ai rien tenté.

Et tout en parlant, ils étaient entrés dans le studio qui avait toujours la même apparence, mais qui contenait deux êtres nouveaux cet après-midi-là.

– Je vous présente mes bons amis, dit le photographe sans nommer le jeune couple qui s’était levé tout aussitôt.

– Bonjour.

– C’est un ami, un vrai, continuait le photographe.

Le jeune couple s’était assis de nouveau sur un signe de main du Domino noir qui l’examinait d’un œil attentif.

Ils étaient maigres et émaciés tous les deux.

L'image vraie de la misère congénitale du peuple pauvre.

Lui, un jeune homme qui pouvait avoir dix-neuf ou vingt ans. Assez grand, mais décharné. Et surtout, l'air profondément découragé.

Vêtu plus que sobrement, il faisait pitié.

Quant à elle, elle était visiblement gênée et ses yeux étaient baissés vers le plancher. Elle tortillait ses doigts, d'une manière un peu idiote.

Le photographe parla.

– Je veux vous photographier afin de bien imprimer ce qu'est votre vie actuelle. Avant de passer dans l'autre, il faudra bien définir les contrastes.

Le jeune homme bégaya une réponse dont le Domino noir ne comprit pas un traître mot. Mais il se tenait prêt à agir au moindre signe équivoque.

Il fit semblant de rien et alla se poser derrière le caméra, afin de constater s'il ne trouvait pas quelque arme dedans.

L'appareil n'avait rien. Il regarda à travers la

lentille en se couvrant du drap noir et il vit sur le couple une expression de béatitude amoureuse qui les surnaturalisait en quelque sorte. Gaston Fortier parlait :

– Tout ce que je vous demande avant la réincarnation, c’est que vous soyez convaincus du noble rôle que vous vous préparez à jouer.

Le couple hochait la tête affirmativement.

– Vous n’êtes pas des victimes. Vous vous rendez à un sort meilleur. Tant que vous êtes ainsi, vous ne pouvez rien contre le sort. Mais en sortant de cette existence et en essayant une autre, vous ne courez aucun risque. Vous perdez tout afin de tout gagner.

Le Domino noir, à travers l’objectif voyait les traits émaciés qui se forçaient afin de comprendre ce langage de fou.

Le photographe continuait :

– Aujourd’hui, vous n’êtes pas encore prêts. Demain peut-être.

Le Domino noir observa une certaine résistance dans les yeux de la jeune fille. Sa



volonté voulait s'affirmer.

Gaston Fortier l'avait vue aussi et il constata :

– Je ne vois pas ce qui peut vous attacher à ce que vous vivez actuellement. Vous n'avez que misères et tristesses.

Les amoureux baissèrent la tête.

– Demain, continuait le photographe. Demain, si vous le voulez, ce sera le grand jour. Le jour sublime qui vous réincarnera. Mais il faut vouloir.

– Nous voudrions, dit le jeune homme.

Il l'avait dit d'une voix claire et compréhensible.

Le Domino noir sortit sa tête de l'objectif.

– Je vais les reconduire, dit-il.

– Vous seriez aimable, fit Gaston Fortier en tournant la main d'un geste rond, d'un geste de la vieille école.

Il était temps d'agir. Le Domino noir le savait.

– À demain trois heures précises. À quatre heures, la réincarnation, prononça gravement à la

porte, le photographe.

Et le plus tragique, c'est qu'il le disait comme quelqu'un qui a tout son bon sens.

Ensuite, les événements se précipitèrent. Le Domino noir venait de découvrir avec effarement tout ce qui arrivait.

Il fit parler à grand-peine les amoureux et il vit qu'ils étaient complètement hypnotisés. À grand-peine, il les fit sortir de leur torpeur. Il les fit manger un bon repas et les reconduisit chez eux sous la promesse qu'ils n'en bougeraient sous aucun prétexte. D'ailleurs, il se promit de les faire surveiller.

Puis, il alla trouver Théo Belœil.

Il lui parla longuement. Une heure au moins. Une heure orageuse. Mais le Domino noir savait se faire convaincant et quand il sortit, des choses importantes se préparaient. Des choses comme on n'en avait jamais vu la pareille encore.

Le lendemain à trois heures, il se présentait chez le photographe. Les deux amoureux n'y étaient pas. Non plus qu'avec lui. Gaston Fortier

s'en inquiéta :

Mais il s'arrêta quand il vit deux hommes en uniforme sur le trottoir.

– Laissez-nous entrer ! commanda le Domino noir.

Il était accompagné de Théo Belœil.

– Votre femme est ici ?

– Oui !

– Nous avons à vous parler !

– À tous les deux ?

– Oui !

Solange Fortier apparut. Elle était pâle, mais elle gardait un contrôle quasi parfait sur elle-même.

– Mais, qu'est-ce qu'il y a ?

– Il y a madame que nous vous arrêtons.

– Pourquoi ? ses mains se frottaient nerveusement. Elle avait des gants et un chapeau sur la tête.

– Parce que votre mari est fou et que vous

l'avez amené progressivement à presque commettre deux crimes.

– Moi !

Le Domino noir la regarda avec des yeux d'acier. Il la regarda longtemps, une minute au moins. On la vit chanceler et chercher un fauteuil pour s'y asseoir.

– C'est vrai, admit-elle d'une voix rauque.

Elle continua d'elle-même :

– Personne n'aurait voulu l'enfermer, parce qu'il a l'air sensé. Alors, je lui ai insinué ce projet et il a mordu. Devant un bon témoin, c'est tout ce qu'il fallait, mais on m'a devinée. Ah ! je m'en fiche maintenant. Pendez-moi si vous le voulez.

Elle tremblait sous la volonté du Domino noir qui l'avait forcée d'avouer. Belœil s'approcha :

– Allez ouste. La prison, c'est tout ce qu'il vous faut.

Et il lui passa les menottes.



Cet ouvrage est le 781<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Littérature québécoise*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.